

Acteurs

Le Père Pierre Ceyrac, après 43 ans passés en Inde au service des plus pauvres, et à la demande de son supérieur provincial, arrive dans le camp de transit de Phanat Nikhom, près de Bangkok, en Thaïlande, en 1980 pour une mission ponctuelle. A ce moment là, la tragédie du Cambodge ouvre une nouvelle page de son histoire. Les Khmers Rouges sont chassés du pays par l'invasion vietnamienne. Les Cambodgiens arrivent en masse sur la frontière Thaïlande /Cambodge. Une partie d'entre eux cherchent un pays d'accueil, ils sont regroupés dans le camp de transit près de Bangkok.

Six mois plus tard, sa mission accomplie, il demande au supérieur de la Compagnie de Jésus, Pedro Aruppe, à être envoyé dans les camps de réfugiés cambodgiens sur la frontière.

C'est là que j'ai pu travailler au sein de son équipe, et fonder, grâce à lui, les cours de dessin qui se transformeraient par la suite dans l'école de Phare Ponleu Selpak à Battambang.

Le Père Pierre est mort en Inde en juin 2012. De son vivant, à chaque fois que j'ai essayé de lui dire merci pour tout ce qu'il était, pour tout ce qu'il faisait pour tous et en particulier pour moi, il coupait court. Impossible donc de se mettre à jour dans le tableau des gains et des pertes. J'ai, à chaque fois, dû remballer mes effusions reconnaissantes. Le Père Pierre n'en avait rien à faire... Le témoignage que je souhaite toujours lui apporter n'est donc pas pour lui et la question du « pourquoi » reste entière. Il s'agit de témoigner de la puissance d'un engagement aussi absolu que celui du Père Ceyrac et de son effet démultiplicateur sur ceux qui ont eu le privilège de faire partie de son entourage, voir même de son équipe. C'est donc un message d'espoir que je veux transmettre. Il s'agit pour moi de faire le point sur ma vie, de faire l'effort de mettre en mot les valeurs essentielles qu'il m'a transmises pour à la fois conclure cette tranche de vie passée avec lui et dans l'espoir de fonder un socle solide pour mes entreprises futures.

J'ai rencontré le Père Pierre pour la première fois en Inde, en 1974. Je n'avais pas tout à fait 20 ans. J'étais partie avec une amie en Inde et, astucieusement, nous avons fait le calcul, pour ne pas voyager comme des valises, de passer une partie de notre séjour avec l'organisation *Service Civil International*. Ce que nous ne savions pas c'est que cette heureuse initiative allait nous permettre de rencontrer le Père Pierre Ceyrac. L'image que je garde de lui de cette époque est une immense bouche dans un visage maigre et buriné, bienveillant et rieur, avec une grande mèche sur les yeux, (très ressemblant au dessin de Gavroche fait par Victor Hugo) en soutane blanche sur une vieille moto. Je lui donnais 35 ans environ et j'ai appris par la suite, à ma vive stupéfaction, qu'il en avait, en fait, 60. Pendant 15 jours ou trois semaines nous avons participé à un chantier pour construire un dispensaire dans un petit village du sud de l'Inde. Je ne sais pas au juste quels étaient les liens du Père Ceyrac avec *Service Civil International* mais ce qui est sûr c'est que c'est lui qui nous « dorlotait ». Presque tous les jours, il passait sur le chantier les bras chargés de cadeaux pour nous, le tout ficelé sur sa vieille moto. Il avait à cœur de nous montrer l'Inde dans sa diversité. C'est ainsi que nous avons été plusieurs fois invités dans des familles très riches de la région (Je l'entends encore nous dire « En Inde, 2% de la population se partagent toutes les richesses de l'Inde, les 98 % restant n'ont rien ») pour des soirées somptueuses, avec des danseuses fascinantes qui se produisaient pour nous seuls. Je garde le souvenir ébloui d'une jeune danseuse qui exécutait la danse du serpent. Elle ne dansait plus seulement, elle devenait serpent et ses bras devenaient tentacules.

Le reste du temps nous étions sur le chantier ou en visite dans les bidonvilles. Je n'en revenais pas de tant de prévenance, d'attentions délicates, de soins, de chaleur rayonnante, de tout ce temps qu'il nous donnait, nous qui n'étions que des enfants de bourgeois sans aucun intérêt alors qu'il y avait tant à faire avec les pauvres et les malheureux sans nombre. Mais c'est ainsi qu'il était le Père Pierre, rayonnant sur les pauvres comme sur les riches, sur les malheureux comme sur les voraces, les maigres comme les dodus, pareil à la grâce de Dieu dont il était une manifestation éclatante.

Bien sur ce voyage fut inoubliable pour moi, une provision de lumière pour les jours sombres.

Je ne l'ai revu que bien des années plus tard, en 1985 sur la frontière Thaïlande/Cambodge, dans les camps de réfugiés. A cette époque, suite à des expériences douteuses dans ma vie, tout ce qui faisait ma vie s'était effondré, me laissant épouvantée et perdue. Après 2 ou 3 années d'errance de New York à l'Inde en passant par Berlin, je me suis rappelé opportunément qu'il suffirait de retrouver le Père Pierre pour me prouver que la lumière existait.

C'est ainsi que je suis arrivée sur la frontière du Cambodge en tant qu'administratrice pour *Handicap International*. A la fin de mon contrat le Père Pierre me proposait d'enseigner le dessin aux enfants dans son équipe enseignante de l'ONG Thaï *COERR (Catholic Office for Emergency Relief and Refugees)*. A ce moment là, quelque peu échaudée par cette année passée avec la « totalitaire » (en exagérant un peu) ONG française toute préoccupée de contrôle, de programmes et de statistiques, je n'aspirais plus qu'à mettre les voiles du côté de l'Afrique. (Je ne veux nullement charger particulièrement Handicap International. En fait cette ONG fonctionnait simplement comme toutes les autres, ni plus ni moins). Mais on ne peut pas dire non au Père Pierre, j'ai donc dit oui, en me disant « et merde ! ». D'autant plus que les dessins des enfants n'étaient pour moi que de malhabiles pattes de mouches sans intérêt. Le reste, quant à la conviction de l'intérêt de la démarche, ce sont les enfants qui l'ont fait, en me démontrant qu'ils étaient capables de bien d'autres choses et même de parvenir, avec la grâce incomparable des enfants, à une authentique expression artistique. Sans le savoir, j'ouvrais là une longue période de ma vie qui m'emporta jusqu'au Cambodge avec un projet de reconstruction et de développement.

De 1986 jusqu'à la fermeture des camps en 1993, je suis donc restée dans l'équipe du Père Ceyrac. Sa conception de la coordination était à l'exact opposé de celle dont j'avais fait l'expérience avec *Handicap International*. Il ne s'agissait plus du tout de barder de contrôle le malheureux expatrié forcément habité par le projet d'en faire le moins possible - la première chose qu'on nous a dit en arrivant à *Handicap* c'était « Attention, ici ce n'est pas le Club Med ! » - Nous avons entendu le petit clic que font les bulles de savon quand elles explosent, et nos illusions et rêves d'engagement sans limite se sont dissous dans l'atmosphère.

Le Père Pierre c'est tout autre chose, il ne s'occupait aucunement des détails, seul l'intéressait l'essentiel. Il partait au contraire d'une confiance complète et d'un respect total des membres de son équipe. Jamais derrière notre dos à glisser des regards indiscrets (il n'aurait d'ailleurs pas eu le temps) question de voir si nous n'étions pas en train de tirer au flanc mais mettant la barre très haut par tout son être et par son exemple. Ses déclarations étaient toujours courtes - il avait posé (et il le tenait) une fois pour toutes que les meetings mensuels de l'ONG ne devaient pas dépasser une heure - c'est drôle quand on voit le fonctionnement des autres ONG pourtant toutes beaucoup plus petites que COERR, multiplier les meetings - jusqu'à plusieurs fois par semaine -, interminables, englués dans l'anecdotique, où chacun avait à cœur de parler de n'importe quoi pour prouver qu'il travaillait comme un forçat.

Le Père Pierre était lumière et aussi liberté. C'était merveilleux de travailler avec lui (assez fatiguant aussi !) car nous avançons en toute liberté. Comme tous les rêveurs, j'ai toujours aimé entreprendre. Rien de tel que l'entreprise pour soutenir et relancer le rêve ! Quand je me lance dans quelques projets, je déteste en rendre compte. Je me laisse toujours la possibilité d'échouer. Aussi bien, donc, je ne lui parlais pas d'abord de ce je tentais de mettre sur pied. Il n'était tenu au courant qu'au moment (ou guère avant) où il était sensé « entrer en scène » ou quand j'avais besoin de son concours. Et jamais il ne m'a dit « Dis donc, montre-moi un peu ce que tu fricotes » quand le projet était encore « sous couveuse ». Par contre, au moment où je le sollicitais il répondait toujours présent, sans condition. Le message qu'il faisait passer à son équipe était « Allez-y, foncez, je vous couvre » et il le faisait ! Le Père Pierre n'était jamais dans une relation de pouvoir. Le pouvoir lui était, me semble-t-il tellement étranger, qu'il était même démuné face aux stratégies de pouvoir qui le visaient lui. Travailler avec lui ce n'était pas seulement une chance, c'était un privilège. (p 4 et 5)

Le Père Pierre nous répétait qu'il fallait viser l'être et non le faire.

Il y a une petite anecdote qui parle si bien de lui : tous les mois, les Nations Unies, qui avaient en charge la gestion des camps sous les directives des unités paramilitaires thaïlandaises, organisaient un meeting avec les coordinateurs de chaque ONG. Lors de l'une de ces rencontres, le thème était « Quel est votre programme et quels sont vos problèmes ? » A chacune de ces questions, chaque coordinateur apportait de longs et pesants développements mais quand est arrivé le tour de notre coordinateur, il a dit : « Et bien moi, je n'ai pas de programme et je n'ai pas de problème ». Vous pouvez imaginer les mines déconfites des interlocuteurs, mais du Père Pierre, même les remises en question aussi radicales, passaient (cahin-caha) car elles visaient à remettre au centre l'essentiel et ne jugeait jamais personne. « L'être et non le faire » ne veut pas dire ne rien faire, nous ne pouvions avoir aucun doute sur le sujet. Avec lui, il n'y avait ni samedi, ni dimanche, ni jours fériés, il était toujours aux côtés de ceux dont il avait fait sa cause, les réfugiés.

Par son engagement total, par sa lumineuse présence, par son soutien sans faille à tous ceux dont il avait pris la charge (les réfugiés et les membres de son équipe) il donnait envie de relever le défi.

C'est ainsi que, moi, qui n'avais pas abandonné un seul de mes jours de congé quand je travaillais avec *Handicap International*, j'oubliais de plus en plus de prendre repos et récupérations auxquels j'avais « droit » et que petit à petit mon cours de dessin et mes petits élèves devenaient ma seule « obsession ». Les élèves, eux aussi, se sont engagés à fond dans le cours et au cours de ces 7 années, ils m'ont couvert de dessins plus étonnants les uns que les autres. Je n'en revenais pas de voir leur aisance à, à la fois, intégrer les techniques indispensables pour arriver à une expression élégante, et en même temps aborder les sujets les plus essentiels et les plus profonds. Il faut dire qu'ils avaient traversé des expériences à ce point traumatisantes qu'il était impératif pour eux de les mettre en image pour les dépasser.

Cette créativité avait beaucoup à voir avec la conception de la coordination qu'appliquait le Père Pierre. Une autre petite anecdote illustre bien ce qu'il était. Un jour dans un mouvement de colère, l'un des responsables des Nations Unies avait lancé au Père Ceyrac : « Votre équipe est un troupeau de missiles incontrôlables ! » Et le Père Pierre ravi, racontait l'histoire à qui voulait l'entendre et ajoutait : « On ne m'a jamais fait un compliment aussi sincère ! »

Malheureusement, autour des années 89/90, le directeur régional de JRS (Jesuit Refugee Service) décidait du fond de son bureau à Bangkok, que le Père Pierre avait fait son temps et que la coordination devait être désormais assumée par un jésuite plus jeune. C'est assez ironique de penser que la fondation de JRS a été décidée par le Père Aruppe en novembre 1980, et que l'antenne locale du Sud Est asiatique

s'est greffée sur les activités qu'ont développé les pères Ceyrac et Bingham.

Jusqu'en 1981, la Compagnie de Jésus avait à sa tête Pedro Aruppe. Convaincu que la Compagnie s'était jusqu'alors trop exclusivement préoccupée des riches et des classes dirigeantes, il lui avait donné une nouvelle orientation visant à l'engagement dans la lutte pour plus de justice sociale. En Amérique Latine, Rome le Soupçonnait de collusion avec la Théologie de la Libération. En 1981, le Père Aruppe fut victime d'un accident vasculaire cérébral qui le laissa paralysé. Il fut alors désavoué publiquement par le pape Jean Paul II qui suspendit le droit de la Compagnie et annula toutes les dispositions prises par son supérieur. Il nomma, au mépris du processus électoral des jésuites, un délégué personnel avec pleins pouvoirs, et dont la mission fut de remettre de l'ordre dans la Compagnie. Ce dernier organisera trois ans plus tard l'élection d'un nouveau Supérieur Général, Peter Hans Kolvenbach. Comme l'a résumé parfaitement un ami jésuite « On a remplacé un prophète par un stratège ». Et le Père Kolvenbach qui a entériné la fin de la coordination du Père Ceyrac.

Le remplacement du Père Pierre au poste de coordinateur était une catastrophique décision, nul n'est prophète en son pays ! Les jésuites n'ont pas toujours reconnu le Père Pierre pour ce qu'il était (beaucoup s'en faut). Il faisait de l'ombre et ce que les humbles laïcs que nous sommes recevions avec gratitude, les religieux, sans doute, ayant le tort de se comparer, le prenaient comme une accusation de leur vie modeste et imparfaite, de leur difficulté à mettre en adéquation leur vie et leur choix fondamental de vivre selon Le Christ, j'imagine...

Autour des années 90, un autre changement important s'est produit sur la frontière.

Fin 1989, avec l'écroulement du mur de Berlin l'équilibre géopolitique du monde est en train de se recomposer. Le Cambodge et les camps de résistance qui avaient rempli un rôle stratégique dans l'affrontement des forces capitalistes et communistes, sont en train de perdre leur statut. Jusqu'à cette date, les camps représentaient une vitrine pour le monde occidental. Le défilé des journalistes et des leaders politiques était incessant.

Je me rappelle d'un matin de 1986, au camp frontalier de Kao I Dang, dans le « Ward » d'Handicap International, on nous avait demandé de se ranger en file organisée pour qu'Henry Kissinger puisse nous serrer la main sans avoir à perdre de temps. Je me rappelle aussi de cars de touristes débarquant dans le camp pour des visites en règle. Et bien sur, l'arrivage massif de journalistes ou d'équipe de tournage pour les télévisions de tous poils, qu'on retrouvait le soir dans le marché de nuit en quête d'information et dans les camps quand ils avaient pu obtenir leurs laissez-passer.

A cette époque, la dimension politique des camps de frontière ne faisait pas question. Il était admis comme allant de soi que la présence des réfugiés sur la frontière avait un sens et un sens politique. Ils étaient là pour combattre l'occupation du pays par l'ennemi héréditaire, les Vietnamiens.

Ils étaient des Résistants.

Mais à partir de 1990, les camps vont perdre leur rôle de vitrine dans l'affrontement Est/Ouest dans le contexte de la Guerre Froide et vont bientôt être vus comme un bourbier.

Le discours sur la frontière parmi les ONG va lui aussi changer de façon extrêmement brutale. Les réfugiés vont être vus désormais non plus comme des résistants mais comme des otages entre les mains des dirigeants de la Résistance cambodgienne et comme des réfugiés économiques.

C'est ainsi qu'après avoir perdu la terre sous leurs pieds quand les camps se sont implantés définitivement en Thaïlande, le sens de leur présence perdait la noblesse de la lutte.

Il est assez effrayant d'assister à ces mouvements de bascule aussi soudains que cruels dans les discours officiels bientôt répétés par tous comme une évidence avec la plus parfaite amnésie de ce que

chacun admettait sans discussion encore la semaine dernière !

On en vient à se demander ce que liberté de pensée peut bien vouloir dire !

On peut m'objecter, qu'après tout, le discours officiel précédent pouvait tout aussi bien être le fruit d'une manipulation et défendre que les réfugiés étaient peut-être bien otages depuis le début. Mais ce n'est pas tant ce débat qui m'intéresse que la transformation d'un discours donné pour son contraire sans que des changements notables aient pu intervenir dans la situation locale.

*Je me rappelle d'un commentaire du Père Pierre au cours de ces années : « On peut dire que Site 2 est l'endroit du mal. Cela a été dit et cela a été écrit. Mais c'est aussi l'endroit de la grâce et de la beauté, qui est plus sensible que partout ailleurs. En dépit d'une toile de fond faite d'angoisse, d'inquiétude, de souffrances, de cauchemars du passé, d'incertitude pour l'avenir, il y a une grandeur humaine qu'on ne trouve guère ailleurs, je crois. » * En disant cela, il répondait aux affirmations péremptoires qui se répandaient et qui notamment sortaient de la bouche de responsables de l'UNBRO, l'organisme des Nations Unies responsable de la gestion des camps. Mais pour moi, l'évidence du « mal » venait plutôt de cette trahison que vivaient les camps de résistance. On les poignardait dans le dos avec les meilleures intentions du monde, il s'agissait prétendument de « protéger » et de détacher les populations otages de leurs représentants qu'on disait alors corrompus. Joseph Conrad dans « Un avant poste du progrès » parle très bien de cette tendance bien humaine à s'identifier aux institutions de son milieu et à ses représentants : « Peu de gens comprennent que leur vie, l'essence même de leur caractère, leurs capacités et leurs audaces ne sont que l'expression de leur foi en la sécurité de leur milieu. Le courage, le sang-froid, l'assurance ; les émotions et les principes, toute pensée, grande ou insignifiante sont l'apanage non pas de l'individu mais de la masse qui croit aveuglement à la force irrésistible de ses institutions et de ses mœurs, à la puissance de sa police et de ses propres convictions ».*

La frontière par sa signification politique, par son contexte de conséquence d'une idéologie totalitaire tristement représentative du 20^e siècle, par sa situation dramatique faite d'histoires humaines déchirées, par enfin sa situation artificielle passée sous le contrôle des Nations Unies et de l'aide humanitaire était un véritable chaudron d'expériences humaines essentielles pour le meilleur comme pour le pire. Pour moi, cette période ouvrait un questionnement douloureux sur la fragilité de la liberté de penser et sur la trahison pavée de bonnes intentions.

Il faut garder en tête l'anormalité de la situation de réfugiés.

D'abord, il y a la condition même des réfugiés, dépossédés de tout et réduits à la merci de toute une pyramide d'autorités qui pèse de tout son poids sur leurs malheureuses épaules. Tout en haut de cette pyramide, les unités paramilitaires thaïes qui entendent maintenir ces populations en leur pouvoir et qui les exploitent à leur gré ; viennent ensuite les Nations Unies chargées de pourvoir aux besoins des populations et les ONG auprès desquelles l'UNBRO soustrait les différents services (médical, sanitaire, alimentaire, logistique...). Ce sont alors les expatriés chargés de la mise en œuvre des programmes. Parallèlement et en collaboration plus ou moins harmonieuse les autorités cambodgiennes, administrent la vie quotidienne.

A côté de cela comme dans n'importe quelle ville, il y a encore ceux qui entendent appliquer leur propre loi à la force des armes. Les Thaïs avaient interdit les marchés dans les camps mais un marché noir s'était, bien sur, développé, offrant des denrées diverses. A titre d'exemple, une grenade se vendait 20 Bath (environ 70 centimes d'euro). Les agressions étaient nombreuses et violentes. L'un de mes élèves, en 1991, alors qu'il passait dans une ruelle jouxtant une salle de spectacle, fut blessé par l'éclat d'une grenade dans le dos. Le projectile a sectionné la moelle épinière. Il est resté paraplégique. Il avait 15 ans.

Cette situation anormale, donc, génère des relations biaisées qui peuvent se gauchir rapidement si on n'y prête pas garde. Des gens qui n'ont qu'une autorité artificielle se trouvent en position de pouvoir sur toute une masse d'autres que les circonstances historiques et politiques ont jetés là. La tentation de glisser vers le « eux » et « nous » se justifie de multiples manières. Ce sont les réfugiés qui manquent

d'efficacité selon les critères édictés par les ONG, les quelques vols de matériel qui ont pu se produire ici ou là, les demandes d'aide individuelles multiples... et on glisse vite vers un discours tendancieux. Il faut peut-être ajouter à cela l'angoisse que peut déclencher la situation de personnes ayant tout perdu, passés entièrement sous le contrôle de puissances étrangères, angoisse qui se complique encore de la culpabilité latente d'être du bon côté de la barrière.

De façon générale et pour toutes ces raisons, la tentation inconsciente pour les expatriés de mettre des barrières pour éviter la « contamination » est probablement assez présente. Le Père Pierre avait aboli toutes ces barrières, comme il le fait toujours dans quelques causes qui soient, comme il le fait « par définition » si je puis dire. Il s'est engagé toute sa vie de façon absolue, c'est ce qui me fait dire qu'il était un saint, un vrai, tel qu'on le rêve, non pas comme ces « saints » douteux que l'Église élève pour des raisons « politiques » ou stratégiques ou encore par esprit de corps.

Abolir ces barrières ne voulait pas dire sombrer dans une espèce de pathos. Proche et solidaire de chacun, dans ses tragédies comme dans ses joies et pourtant dégagé de la dimension fusionnelle possible. Le Père Pierre s'engageait de façon absolue sans confusion.

C'est très mystérieux pour moi, cette capacité qu'ont les grands saints, d'être si proches sans tomber dans la promiscuité affective. Je crois qu'ils ont développés un autre niveau de l'être, au-delà des catégories définies par la psychanalyse du moi, du surmoi et du ça. Une autre dimension à la fois limpide et mystérieuse, celle de l'âme j'imagine, arrivée à ce point de surplomb qu'elle gouverne les trois autres instances.

Dans ses discours, il insistait toujours sur la beauté et la noblesse des réfugiés et de leur cause. Il disait « *Si vous voulez parler d'eux, alors montrez leur grandeur et leur dignité. Pas leur misère. Et si vous tenez à les aider, faites-le avec respect, avec amour. Sinon, ne faites rien ! Sans respect, sans amour, vous n'avez rien à leur apporter. Au contraire, vous avez beaucoup à recevoir d'eux... Les réfugiés, vous allez les voir. Vous allez découvrir leur beauté, leur dignité. Voir uniquement leur misère matérielle, c'est une attitude de riche, de colonialiste. Il ne faut pas oublier la beauté des choses, des gens, sinon on s'aigrit ! Chaque personne est un chant.* »*

« Une attitude de colonialiste ». C'est une vraie question, car une grande part des ONG, me semble-t-il, fonctionnent sur des présupposés colonialistes. Rien d'étonnant à ça. Il suffit de laisser s'ériger les barrières qui divisent l'humain en eux et nous. On le fait tous ! Et comme je le dis plus haut, ces barrières se glissent doucement, l'air de rien, sans qu'on y pense. C'est important de garder cela bien en tête quand on tente de faire du développement. Car le risque est grand que tous les programmes s'écroulent quand l'ONG se retire et passe le relais aux autorités locales. Si ces dernières n'ont pu se constituer en sujets, alors rien ne peut perdurer. Seul le respect permet à l'autre fragilisé de se constituer en acteur.

C'était un rappel permanent, bien au-delà des discours, qui ne valait pas que pour son équipe. Il était un personnage incontournable, dans tous les meetings organisés par l'UNBRO, partout dans le camp, à la terrasse des restaurants du marché de nuit, le soir, au moment du dîner...

Auprès de son équipe, il était aussi très vigilant sur les petits détails. Il nous avait interdit l'usage de la voiture dans le camp, on devait se déplacer à pied ou en vélo, rester au même niveau que les réfugiés, toujours...

Au contact du Père Ceyrac, j'ai donc appris à m'engager, à adopter la cause de ceux qui sont devenus mes proches, en l'occurrence mes jeunes élèves.

Selon moi, le principal mal dont souffraient les réfugiés était la perte de la confiance : confiance dans la vie, confiance dans l'autre et confiance en soi. Et sans confiance comment entreprendre ?

Comment d'ailleurs pouvait-il en être autrement ?

En arrivant dans les camps fin 1979 et début 1980, les cambodgiens fuyaient les 4 années d'extermination khmère rouge ainsi que l'occupation vietnamienne qui s'annonçait. Ils arrivaient exsangues, squelettiques, vêtus de noir, debout encore par le seul instinct de vie ou de survie mais passée la frontière ils s'effondraient. Ensuite est venu les années de camps où ils ont pu mettre en route encore le moteur de l'espoir. Les réfugiés croyaient pouvoir ramener la paix et l'indépendance dans leur pays. Au fil des années, les échecs militaires succédant aux échecs diplomatiques, espérer devenait chaque jour plus difficile. Et puis est venu la perte définitive du dernier bout de terre qu'ils ne devaient à personne, alors que la résistance khmère subissait les cuisants revers militaires de 1985 et que les camps s'implantaient en Thaïlande de façon définitive. A partir de là, comme disait le Père Pierre « c'est ainsi que ce qui avait été des camps de résistance est devenu, au cours des temps, un immense camp de réfugiés ». Jusqu'à cette date fatidique, les camps passaient la saison des pluies côté Cambodge, chez eux, sur leur terre alors que l'armement lourd et les chars d'assaut de l'armée vietnamienne ne pouvait plus lancer d'offensives et regagnaient la Thaïlande, à la saison sèche, quand les offensives de guérilla de la Résistance perdait l'avantage. Après 1985, les camps se sont immobilisés en Thaïlande et les autorités étrangères se sont faites de plus en plus lourdes. Dès lors, espérer quand tout s'effondre toujours devient l'apanage d'un tout petit nombre de héros ou de don Quichotte dont les rangs ne cessent de s'éclaircir. C'est dans ce contexte que j'ai commencé à travailler dans les camps de réfugiés. En 1985 à Kao I Dang (le camp de réfugiés « légaux »). Les attaques militaires dramatiques touchant les camps de frontière venaient d'avoir lieu. Puis en 1986, dans l'équipe du Père Ceyrac, en tant que professeur de dessin pour les enfants, dans le plus grand camp de frontière, Site 2, alors que l'attente sans espoir est déjà une réalité.*

A cette époque, l'idée d'ouvrir un cours de dessin choquait certains (à commencer par moi, je me disais « il y a d'autres priorités, tout de même ! »). Mais pour le Père Pierre, il était évident que, y compris dans l'urgence, l'être humain ne vit pas que de pain. Il avait, d'ailleurs, fait son principal objectif de tout ce qui n'était pas « besoin de base ». Avec un autre jésuite, le Père John Bingham, ils ont imposé aux autorités thaïlandaises et aux représentants des Nations Unies qui préféraient ne pas contredire ces dernières, des programmes d'enseignement pour le secondaire et même jusqu'au niveau universitaire. Les thaïlandais, sous le prétexte que les réfugiés n'étaient que de passage sur leur territoire, ne devaient développer aucune activité d'avenir. Ils toléraient sans enthousiasme l'enseignement primaire et ils avaient interdit purement et simplement l'enseignement secondaire. Malgré cela, les deux jésuites n'ont pas reculé. Leurs programmes étaient donc officieux, désapprouvés par les Nations Unies et menacés de fermeture arbitraire par les unités paramilitaires thaïes.

Auprès de mes jeunes élèves, petit à petit, et en avançant plus par intuition que par compréhension intellectuelle, j'ai mis au centre de ma relation avec eux la confiance à rebâtir. C'est-à-dire que je devais devenir un point d'ancrage sur lequel ils puissent s'appuyer. Il faut croire que les enfants y ont cru puisque les premiers fruits de la confiance n'ont pas tardé à arriver. Leurs dessins, en l'espace d'une année à peine, sont devenus d'authentiques expressions artistiques, à la fois techniquement maîtrisées et riches de sens, à ma grande surprise car comme je le disais plus haut, je ne m'attendais à rien. Ils avaient fait du dessin un outil opérant de la reconstruction d'eux-mêmes. C'est ainsi que j'ai pu assister à la métamorphose de certains d'entre eux, arrivés ravagés dans le cours par leur douloureuse expérience de vie, je les ai vu se recomposer, se redresser et sortir triomphant des forces de mort qui les entraînaient vers le fond.

Cette qualité n'a fait que se renforcer au cours des années qui ont suivi et une authentique dynamique de groupe s'est mise en place durablement.

Un autre point qui me semblait essentiel était de ne pas renvoyer mes jeunes élèves dans une identité de victime. L'enjeu était qu'ils se constituent comme sujets, debout et tournés vers l'avenir. Les propos

de Joseph Conrad que je cite plus haut me semblent, là encore, porter un éclairage puissant, par opposition, sur la force de la démarche qu'ont entreprise mes jeunes élèves. Bien qu'ils répondaient à cette époque à l'archétype même de la victime, ils avaient une particularité. Ils étaient des enfants et comme tous les enfants ils ne se sentaient pas victimes. Par l'appropriation du dessin comme authentique moyen d'expression, non plus seulement pour eux-mêmes mais pour toute la communauté, ils sont devenus témoins et porte-parole. De victimes, ils sont devenus sujets, au sens plein du terme, ceux-là qui après avoir tout perdu, trouvent encore le moyen d'affirmer, non plus en s'appuyant sur la confiance dans les institutions de leur société mais sur leur fond propre. Et comme des enfants, ils ont fait tout naturellement ce qui est le fruit de toute une vie d'effort et de luttés avec et contre soi, avec et contre les évènements et la vie, ils ont fait acte de liberté.

A la fin des camps, en 1992/1993, et alors que les accords de paix étaient enfin signés, bien peu de réfugiés se réjouissaient de rentrer au Cambodge. Ils savaient que cette paix au rabais était due bien davantage aux pressions internationales qu'au mérite de leur résistance. Ils savaient aussi que leur pays ne leur ferait aucune place, les biens qu'ils avaient perdu étaient perdus pour toujours sans dédommagements. De façon très significative, alors que les Nations Unies prévoyaient l'octroi d'un lopin de terre pour chaque famille dans la formule de réinsertion, cette solution a vite tourné court quand l'organisme international a constaté que les terres vendues par les autorités cambodgiennes étaient les terres minées. La seule option possible ne fut plus alors que la maigre somme de 50 \$ par adulte et 25 \$ par enfants pour repartir dans un pays qu'ils avaient quitté depuis 12 ou 13 ans.

A la fin des camps nous avons escorté le rapatriement des grands handicapés au Cambodge organisé conjointement par l'UNBRO et la Croix Rouge Internationale. Le Père Pierre faisait partie de l'équipée. Je me rappelle surtout la surprise des représentants de l'hôpital de Battambang chargé de les réceptionner, quand il leur a demandé quel était leur programme d'accompagnement pour les handicapés qui rentraient dans leur famille. La réponse avait été assez abrupte : « Mais ici, au Cambodge, les handicapés ne survivent pas ! » (De fait, j'ai vu « tomber » les uns après les autres mes amis handicapés, plus ou moins rapidement mais inexorablement !)

De mon côté, j'ai quitté après cela le convoi pour tâcher de retrouver le plus grand nombre possible de mes élèves. Certains d'entre eux étaient encore dans les camps de transit au Cambodge créés pour remplir le rôle de sas avant le grand saut dans l'inconnu. Les réfugiés restaient dans ces camps entre une semaine ou deux, ce qui leur permettait de retrouver de la famille ou de mettre au point un plan de démarrage pour cette nouvelle vie. Après Battambang, j'ai continué mon périple jusqu'à la frontière vietnamienne au sud du Cambodge. Ce que je voyais confortait ce que je savais déjà. La réinsertion était une épreuve terrible dans laquelle beaucoup n'ont pu se sortir.

Par contre et avec le recul, il est devenu très évident que ceux qui s'en sortaient le mieux, étaient ceux-là même qui avaient bénéficié des programmes de formation mis en place par le Père Ceyrac et le Père Bingham. L'éducation était la meilleure arme pour aborder une nouvelle vie, la seule réponse vraiment solide à cette réalité précaire et sans avenir de ces 13 années de camp. Certains ont trouvé des postes dans les ONG officiant au Cambodge, d'autres se sont placés dans les entreprises locales. Leurs réussites étaient la meilleure reconnaissance des actions visionnaires de nos deux jésuites malgré la désapprobation de l'UNBRO et des autorités thaïes.

Partout où je passais dans cette traversée du Cambodge, je faisais passer le mot que je mettrais bientôt en place un projet de Centre artistique à Battambang et que ceux de mes élèves qui en feraient le choix pouvaient me rejoindre. Le bouche à oreille marche au Cambodge bien mieux que la poste, et j'ai vu défiler dans la maison que j'avais louée pour notre petite équipe un grand nombre de mes anciens

élèves. Avec ceux qui ont voulu tenter l'aventure nous avons mis en place notre programme. Le challenge était de renverser une situation qui assignait aux réfugiés l'humiliante et désespérante position de perdants. Il s'agissait de retourner au Cambodge la tête haute, non pas la tête basse en quémendant les restes d'un pays qui en avaient peu, mais en offrant nos services et nos savoir-faire aux plus pauvres. Là plus que jamais, je ne voulais pas que mes élèves adoptent pour s'y enfermer (comme cela me semble fatal) une position de victimes. Déjà enfants, dans le camp, crasseux et loqueteux, je les voyais comme des petits princes dansant au-dessus de l'abîme, ce qu'ils étaient. Ce qu'ils m'avaient montré par leur dessin, libres et debout sans s'appuyer sur les forces illusoires dont parle Joseph Conrad. Plus que jamais il s'agissait de tenir la station verticale malgré les embûches qui furent nombreuses. Le Père Pierre, hélas, s'est vu interdire l'accès au Cambodge par ses supérieurs. Dans la logique de cette destitution qui avait eu lieu dans les années 90, quelqu'un, quelque part du fond d'un bureau très éloigné du terrain avait décidé qu'il n'aurait plus de part dans cette histoire qu'il s'agissait d'écrire. Cette décision je l'ai accusée douloureusement car le soutien du Père Pierre eut été, ô combien, secourable. Mes jeunes n'avaient pas encore la maturité de porter un programme lourd, ils devaient encore vivre les expériences et les turbulences de l'adolescence et du début de la vie adulte. Mon association s'était réduite à sa plus simple expression et c'est pratiquement seule que j'ai dû mettre en place l'ambition que j'avais voulu pour nous tous. Mais ceci est une autre histoire que je ne développerai pas ici. Il faut tout de même que j'ajoute qu'après avoir passé le relais au Cambodge à l'association locale composée de mes élèves des camps et après une absence de 9 ans je suis revenue au Cambodge. Le centre s'était développé, les activités s'étaient multipliées, l'expression artistique affirmée. Il était comme un grand cœur qui bat, attirant à lui les espoirs et les énergies et rayonnant sur le quartier et bien au-delà. L'espoir avait tenu ses promesses, mes élèves étaient devenus semeurs comme je l'avais été auprès d'eux. J'ai ressenti un profond sentiment de gratitude vis-à-vis du Père Pierre qui avait fait de nous des acteurs.

[En mai 2012 je me suis rendue en Inde pour lui rendre un ultime Adieu. A 98 ans, alors que son corps l'abandonnait de toutes parts, il alternait de longs moments de semi-conscience où il s'enfonçait en lui-même. Puis il ré-émergeait, reprenait contact avec son entourage. Parlait. Demandait l'heure pour se désoler de tout ce temps perdu, à ne rien faire. Et quand je lui disais qu'il avait tant fait et qu'il pouvait se reposer, il répondait invariablement : « j'aurais pu faire davantage ». Pour se reprendre encore et dire : « Non, j'aurais *dû* faire davantage ».

La dernière image que je garde de lui, c'est assis dans sa chaise roulante, émergeant de ces longs moments de semi-conscience et immédiatement saisissant la barre du patio pour se remettre debout. Un vieux lutteur accroché au ring, jusqu'au bout, jusqu'à la fin, toujours debout, toujours prêt à repartir.]

Véronique Decrop

*Toutes les citations du Père Pierre sont extraites du film *Ombre et Lumière*.